

*A propos de la peinture de Philippe Croq*

[...]

A commencer par l'évidence proprement aveuglante du corps, partout présent sans qu'il soit possible pourtant de l'identifier ou de lui assigner une place quelconque sur la surface peinte. Corps libre de toute figure, non pas posé sur la toile mais suspendu, et comme soustrait à sa propre masse. Aussi, la souffrance qui généralement l'accompagne apparaît-elle également comme diffuse, indéterminée, elle-même en suspension. Au point que ce couple corps-souffrance en devient disparitoire à force d'échapper à l'insistance de mon besoin d'ancrage, d'assignation à résidence des formes et du possible de leur sens. Car cette peinture dit le corps, et en même temps l'interdit, dans un discours tragique dont l'éloquence nécessite pour le moins quelques commentaires.

Si je m'approche un peu de la toile ou du papier, le dialogue serré établi entre désinvolture et surproduction de la forme se manifeste clairement. On dirait que la tension créée entre ces deux pôles génère les forces qui parcourent la peinture, et par lesquelles est rendue sensible la souffrance évoquée plus haut. Enquêter sur cette souffrance, lui trouver une origine, la nommer : là n'est vraiment pas la question. Plutôt remarquer qu'elle s'exprime partout dans le dilemme constant d'un choix irrésolu : tenir ferme devant les promesses de la séduction ou bien s'abandonner au bonheur intransitif et sensuel d'une beauté comme féminine. L'œuvre apparaît donc comme une mise en scène permanente de cette alternative, et mon trouble de tout à l'heure, devant la première toile, n'est en fait que celui que l'on ressent face aux signifiants instables et réversibles - et ici tel schème (crâne ou griffe) s'ingénie à me dire tout et son contraire, jusqu'à me contraindre à renoncer à l'interroger. Car n'est finalement « dit » que l'équilibre périlleux sans lequel rien ne peut apparaître à la surface de la toile. Une fois aperçu, cet équilibre se donne comme la trace d'un phénomène à la fois intime et universel, fondateur et fragile, contingent et premier, une sorte de miracle qu'il est indispensable de rendre sensible et impossible d'exhiber vulgairement : celui d'être vivant.

*D. Rocchia, août 1998*